

Avoir souffert, Demeure éternellement!

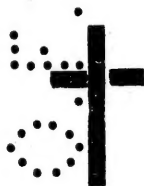
"Jusque à quand vous
nourrissez - vous, d'un
pain de larmes?"

"Cibabis nos pane la-
crymarum."

(Ps. LXXIX, 3-8.)

Extrait des œuvres du Père Milley
mort en odeur de sainteté en 1720.

2ÈME SÉRIE. — 20ÈME MILLE.



MONTRÉAL :

Bureau de Propagande :

M. de la Rousselière, 519 rue Sherbrooke.

EN FRANCE :

Melle Camille, 97 avenue De Clichy, Paris.

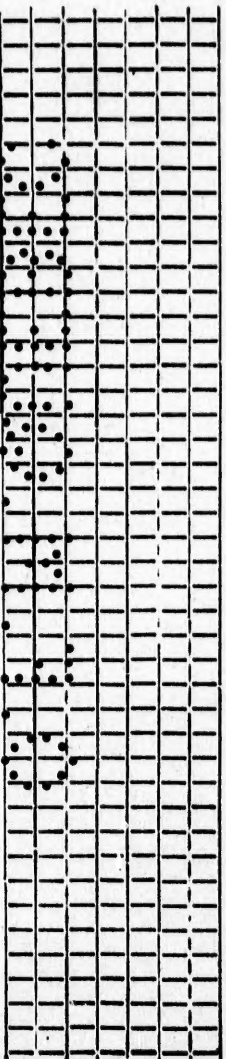
FIN DE SIÈCLE, 1899.

BOOK 10

WORLD
OF
ART

COURONNE D'ACTES D'ABANDON

Offertes au Sacré-Cœur pour obtenir la résignation dans la souffrance.



ACTE D'ABANDON.

Je souffre ô mon Dieu !... Je souffre !... Je m'abandonne à votre bon plaisir divin !... Je bénis votre main qui me frappe !... Je sais que vous n'êtes jamais plus près de moi que lorsque vous me faites souffrir !...

Après chaque acte, pointer un petit casier, et lorsqu'ils seront tous remplis, retourner cette simple feuille, Bureau de Propagande, 319, Sherbrooke, Montréal. Pour être déposée à la chapelle de la Réparation.

AVIS.

Nous supplions toutes les personnes entre les mains desquelles ce petit livre tombera de vouloir bien le passer soit à un pauvre malade ou infirme, soit à une âme affligée, afin de l'aider à souffrir en lui faisant accepter l'épreuve. (*Voir 1ère série.*)

..... Dominus est !
..... C'est le Seigneur !

Pourquoi ne pas le répéter sans cesse ce *Dominus est !* qui adhère à tout ce que Dieu veut de nous, la maladie comme la santé, la joie comme la douleur ; ne sommes-nous pas dans sa main ! *Dominus est !* c'est le Seigneur !

Offertes au Sacré-Cœur pour obtenir la résignation dans la souffrance.

COURONNE D'ACTES D'ABANDON

DE LA SOUFFRANCE.



Dominus est !...

C'est le Seigneur !...

L'homme, cette poussière animée, ce roseau pensant qu'agitent tant d'orages durant cette nuit mortelle qu'on appelle la vie.

Jeune pour vieillir ? Être créé pour souffrir, naître pour mourir, c'est toute la vie humaine ; souffrir surtout ; car encore ferait-on assez bon marché de tout le reste ; mais souffrir ! Et pourquoi ? Qui peut l'avoir voulu ? O ciel ! ce n'est pas nous, puisque la souffrance nous fait horreur et que nous la fuyons tous irrésistiblement. C'est donc Dieu ; mais alors, qu'est ce Dieu qui veut que ses créatures souffrent ? D'où vient ce mal étrange ? Mais quoi ! cette

douleur qui n'est pas en Dieu, qui ne saurait y être, elle est pourtant chez nous, elle y abonde et la terre en est inondée. De sa première heure à son dernier instant, la vie humaine en est toute pleine et comme pétrie. La souffrance est dans notre naissance, elle est dans notre trépas ; et lorsque, fatalement poussés, nous nous acheminons de l'un de ces termes à l'autre, à peine pouvons-nous faire un pas sans qu'une souffrance apostée sur la route s'élançe sur nous comme sur la proie qu'elle attendait, tantôt dévastant notre esprit, tantôt rongéant notre coeur, tantôt enfin nous faisant de notre corps un instrument de supplice.

Comme vous le voyez, la souffrance est inévitable, et nous voudrions aider les âmes à la subir : toutes les âmes sans exception, puisque toutes y passent.

La souffrance est la suite du péché, elle suit l'homme comme l'ombre suit le corps. Dieu voyant que l'homme souffrirait, il ne lui a pas suffi de déposer des grâces dans nos douleurs, il s'y est établi lui-même per-

sonnellement, et il y a eu des jours, des années où il était vrai de dire : Dieu souffre, Dieu est condamné au dernier supplice, Dieu agonise !

C'est un prodige inexplicable qu'un coeur résiste à ce mystère de Dieu souffrant comme nous, pour nous et avec nous et que l'humanité entière ne vive pas prosternée au pied de la croix !...:

Ce fondement posé, il n'est pas difficile de découvrir les fruits de la douleur.

Jésus a dit: "*Quand je serai élevé de terre*" c'est-à-dire parvenu au comble de la souffrance, "*j'attirerai tout à moi.*"

La douleur chrétienne expie, elle forme, elle transforme.

Et d'abord elle expie. Expier au sens chrétien, c'est satisfaire, purifier, restaurer, acquitter et enfin délivrer : *satisfaire*, c'est-à-dire ôter à celui qu'on a eu le malheur d'offenser toute raison de demeurer irrité ; *purifier*, c'est-à-dire effacer les taches que le péché a fatalement produites dans l'âme coupable ; *restaurer*, c'est-à-dire rétablir

l'âme dans son premier état ; *acquitter*, c'est-à-dire remettre le montant de la dette contractée par la faute ; délivrer enfin, c'est-à-dire, rompre tous les liens qui entravaient pour continuer le chemin qui mène à la fin dernière.

Dominus est !...

C'est le Seigneur !...

Oui la souffrance acceptée satisfait pour nos fautes. *Satisfait*, ce qui signifie qu'elle *fait assez*, ou mieux encore, *qu'elle nous fait faire assez*, mon bon Maître ? Assez, pour abolir un mal qu'il faut appeler infini. Assez, pour changer votre malédiction en bénédiction, votre absence en présence, votre colère en tendresse, assez pour que vous pardonniez enfin !

La souffrance chrétienne doit vraiment revêtir à nos yeux la forme d'un bien incomparable. Tous les hommes sont pécheurs, mettez-vous donc à ce point de vue, vous tous qui marchez sur la terre ; et lorsque la douleur vous approche ou vous touche, loin

de la fuir, saluez-la, baissez ses mains qui sont des mains sacrées, des mains bienfaisantes ; courbez la tête, ouvrez votre coeur, livrez votre être tout entier ; et dites-vous : Voici pour moi l'heure où je puis *faire assez* pour satisfaire à la justice de Dieu.

La souffrance éclaire. Elle est un feu qui brûle, mais aussi une flamme qui illumine. Elle paraît enveloppée de ténèbres celui dont elle s'empare ; en définitive, elle fait le jour autour de lui et même en lui. Il y a une foule de choses que l'homme qui n'a pas souffert ne sait pas, parce que la douleur purifie le coeur et rend le regard de l'oeil plus pénétrant.

Sous l'étreinte de la souffrance, on se sent petit, faible, indigent, misérable ; et l'on se dégage ainsi peu à peu de soi-même. Elle fait toucher du doigt la vanité du monde, le néant des biens temporels, elle donne à l'homme la vraie mesure de son âme : en lui montrant ce dont cette âme a réellement besoin pour être satisfaite. Que de lits de souffrance ont servi de succursale aux fonts

baptismaux, et de vestibules au confessionnal ! C'est que la douleur annonce les jugements de Dieu; elle fait mieux, elle les inaugure : quiconque les subit humblement sous cette forme, n'a plus à redouter ceux qui suivront la mort.

Ecoutez le prophète Jérémie s'écriant : " Du haut du ciel, Dieu a envoyé un feu qui me brûle les os, et c'est par là qu'il m'a instruit. (Thr. I, 13)." En effet, comme les chérubins, la douleur porte Dieu, ce qui est porter la douleur même. Oh ! que la langue chrétienne est consolante lorsqu'elle nomme nos épreuves des *visites de Dieu* ! "

Je visiterai Jérusalem armé de flambeaux, dit Dieu par son prophète ; j'en fouillerai les coins et les recoins... Ce sera le jour du Seigneur, un jour dont la voix sera pleine d'amertume." Certes voilà des maux qui font frémir ; mais Jérusalem ainsi visitée recommencera d'y voir clair.

Pensez-y et vous verrez qu'il n'y a pas sur la terre d'école pareille à celle de la douleur. Notre âme n'est jamais plus libre, plus

vaillante, plus aguerrie, plus saintement ardente, qu'après des jours passés dans la souffrance.

Le travail pose en nous les bases de l'édifice ; la souffrance seule y met le comble.

Le travail quand il est chrétien, est l'oeuvre de l'homme pour Dieu ; la souffrance dès qu'elle est chrétienne, est l'oeuvre de Dieu pour l'homme.

Toutefois, c'est dans le coeur surtout que la douleur fait des merveilles. D'abord si la souffrance saisit le corps, si elle envahit les puissances de l'âme, et qu'elle la mette dans l'angoisse, dans l'impuissance, ce qui se nomme proprement *douleur* atteint directement le coeur et ne se fixe que là.

Dominus est !...

C'est le Seigneur !...

La vraie douleur est, sans comparaison, plus rare que la souffrance ; il y a même un grand nombre d'âmes qui n'en sont point du tout capables.

La douleur en elle-même est paisible ;

quand enfin elle a tout de bon commencé de faire en nous son ouvrage, qui est de pénétrer l'âme et d'y répandre l'onction de Dieu, le coeur se calme, s'abaisse, et finit par fondre. C'est le moment béni où il envoie aux yeux les larmes, et cette rosée de larmes fait germer l'humilité. Chaque larme qui tombe est une perle pour l'âme, elles nous portent à la confiance. Celui qui pleure est presque inévitablement miséricordieux et indulgent. Celui dont les yeux sont toujours restés secs, celui surtout dont le coeur n'a pas souffert ne croit pas à la souffrance d'autrui.

La douleur crée dans le coeur des délicatesses infinies. Que dire encore ? Il est aisé de voir que la douleur met toutes les vertus en travail, elle est leur champ de bataille. En définitive elle va jusqu'au dernier fond de notre être, et y creuse des abîmes dont elle seule a le secret : abîmes de dignité, de magnanimité ! Regardez les Saints au plus intime de leur intime, à la racine même de leur sainteté, vous verrez la douleur.

L'homme qui souffre semble être touché par la main de Dieu même. Rien n'est plus vulgaire comme de souffrir, et dès que l'homme souffre il cesse d'être vulgaire. "*Si quelqu'un veut venir après moi, dit Notre-Seigneur, qu'il se renonce lui-même et qu'il porte sa croix.*" Eh ! quoi, Maître adorable, qui êtes tout ensemble et la sagesse et la bonté, vous marchez devant nous d'un pas rapide ; vous ne marchez pas, vous courez ; et cette course, votre Esprit nous révèle qu'elle ressemble à celle d'un géant. Est-ce en étant chargés de ce fardeau si lourd, que nous pouvons vous suivre ? — Oui, parceque mon royaume est au-dedans," et que la voie qui y conduit est toute intérieure ; oui, parceque souffrir est plus qu'agir ; oui encore, parceque ton vrai progrès, c'est mon progrès en toi, et que la croix, renversant les obstacles, et te renversant toi-même en tant que tu es un obstacle, m'ouvre le chemin, et me permet d'en venir à mes fins avec toi.

Certes, l'amour est le vrai lien, le lien par-

fait, dit l'Ecriture. Mais ici la douleur perfectionnant l'amour resserre inévitablement le lien.

Si quelqu'un n'a pas souffert pour Jésus et avec Jésus, il ne peut être sûr d'aimer Jésus. Le baptême nous marque pour la croix, et la confirmation davantage encore. La communion est une participation au sacrifice de Jésus-Christ ; et la fin de cette communion, vous le savez, ce n'est pas de changer Jésus en nous, mais de nous changer en Jésus. Quel Jésus ? Le Jésus de ce sacrifice, Jésus crucifié. Dans cet ordre d'opération, chaque douleur devient comme un baiser que le crucifix nous donne ; plus encore, elle est comme un trait vivant de ressemblance avec lui. Rien ne nous ajuste si exactement et si vite à notre idéal éternel. En Jésus-Christ tout homme qui souffre est en travail de sa propre déification.

Nous sommes nés surnaturellement de l'amour infini et des douleurs du Christ. Oh ! comment pouvons-nous repousser nos souffrances ? ah ! qui dira ce qu'une demi-heure

passée dans ce dedans du crucifix, coeur à coeur avec ce coeur où la plénitude du Saint-Esprit repose, qui dira ce que cela révèle, ce que cela donne de grâces ! Que dira donc Jésus à l'âme qui gravit avec lui la montagne du calvaire et s'y tient debout près de la croix avec Marie et Jean ?

Les trois degrés de la souffrance.

Dominus est !...
C'est le Seigneur !...

La douleur a ses ascensions comme l'amour. Dans le mystère de Jésus souffrant, il y a comme trois sanctuaires superposés les uns sur les autres, et se surpassant l'un l'autre en sainteté. Le premier, ce sont les souffrances et les plaies de son divin corps ; le second, c'est l'angoisse de son coeur ; le troisième, c'est l'inénarrable désolation de son âme ! Quiconque suit Jésus jusque-là entre "dans ses puissances" (I. Psalm.

LXX, 16). La passion consommée touche de si près à la Résurrection !

L'âme persévérante en sa patience est revêtue tôt ou tard d'une force merveilleuse, elle s'enfante elle-même à la vie éternelle. Mais cet enfantement va bien plus loin : ce sont d'autres âmes, ce peut être tout un peuple d'âmes que celui qui souffre engendre à la grâce et à la gloire.

On repousse souvent la croix sous prétexte qu'elle nous réduit à l'impuissance ! L'inaction, l'impuissance ! et c'est en étant immobile et cloué sur une croix, que Jésus a fait l'oeuvre de la rédemption, et de la transformation des créatures ! Que les agissants soient des bras dans l'Eglise, les patients y sont des artères. La prière peut beaucoup ; elle est loin de parvenir où la douleur arrive. O chères âmes, âmes précieuses qui souffrez ! regardez avant tout Jésus-Christ : c'est votre droit, c'est votre force, c'est votre orient ; dites-vous que, pour votre part et en union avec Jésus, vous

portez le monde, vous le rachetez, vous le restituez à Dieu son auteur.

Quel emploi pour une vie comme la nôtre !

Dites-vous encore, âmes crucifiées, que Jésus est le prêtre de son sacrifice comme il en est la victime ; et que, par le fait même de vos douleurs, vous ne participez pas seulement aux fruits de ce sacrifice divin, mais vous entrez réellement dans l'acte qui la constitue. Vous devenez l'hostie de ce souverain prêtre. Vous êtes semblables au pain eucharistique, nature commune et vile en elle-même, mais apte à devenir, par la vertu du sacerdoce, la chair et le sang de l'agneau immaculé. Votre douleur est tout ensemble et la parole qui vous consacre et le glaive qui vous immole ; le coeur de Jésus est votre autel : le feu infini, l'Esprit-Saint, qui consume Jésus, vous consume. Vous rendez à la sainte Trinité le culte parfait que Jésus lui a rendu au calvaire. Vous vous élevez au-dessus de toutes les choses terrestres ; vous vous outreপassez vous-mêmes et n'êtes plus qu'un

hommage total et vivant à la divinité. C'est là que mourir est un gain, et que la créature s'enrichit de tout ce que Dieu lui ôte.

Si Dieu à cause de nos iniquités croissant toujours ne voulait plus regarder la terre, si pourtant il s'y trouvait encore une seule âme entrée par la douleur dans le sacrifice de Jésus-Christ, non-seulement Dieu recommencerait à regarder cette terre, mais il la bénirait, et sauverait tout ce qui s'en pourrait sauver encore.

Ces vues de la foi donnent plus que de la consolation, elles rendent fier de souffrir, en montrant que la croix n'est définitivement qu'un instrument de triomphe. "*A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ*". (1 Galat, VI, 14). Tout chrétien le doit, et se glorifier, comme l'apôtre, en ses tribulations... et au sortir de ce monde de la souffrance ; alors tout ce qui est vieux, tout ce qui fait vieillir sera passé ; tout sera neuf, incorruptible, immortel. Ce sera une nouvelle création enfin, d'une stabilité éternelle. Et cette création

sans péril, sans ombre, sans larmes, sans soupirs, sera toute inondée de lumière, toute baignée dans l'amour, toute enivrée de joie, ce sera l'oeuvre de la douleur.

**Dominus est !...
C'est le Seigneur !...**

Il est très évident que la douleur n'est pas bonne par elle-même, et qu'elle ne devient bonne qu'à ceux qui souffrent bien. "Le monde est une fournaise, écrit St-Augustin; la douleur en est le feu ; Dieu est l'orfèvre qui l'attise. Les bons sont là comme l'or, les méchants y sont comme la paille. Le même feu qui consume la paille épure l'or ; l'une s'y change en cendre, l'autre s'y dégage de ses scories." Il avait dit ailleurs : "agitez un borbier, il répand l'infection ; agitez une essence, elle embaume." Ainsi fait la douleur.

La première condition pour que notre souffrance soit méritoire, c'est l'état de grâce, ce n'est pas encore assez ; il faut savoir sanctifier sa douleur. Or, il y a trois

manières de la sanctifier. La première, et la moins élevée, c'est de se résigner à la souffrance ; la seconde, c'est de se surmonter, en la portant patiemment, en l'unissant aux souffrances de Jésus-Christ, la troisième enfin, et la plus parfaite, est de souffrir avec joie.

D'abord, il faut se résigner, c'est le moins que l'on doive à Dieu. Ne dites donc jamais que ce que Dieu vous envoie est intolérable. La résignation exclue avant tout le murmure. Elle est même autre chose qu'une tolérance passive : elle implique une adhésion libre et sincère de l'âme à la volonté de Dieu qui afflige, et c'est ainsi qu'elle devient une vertu. Il est très vrai que la souffrance est une violence à la nature, ne croyez donc pas qu'une certaine mesure de larmes, de soupirs, d'effroi, d'ennui, d'accablement, soit opposée à la résignation chrétienne. St-Paul ne confessait-il pas qu'à force d'être affligé, il s'ennuyait de vivre. Et dans sa passion que dit Jésus ? *“ Mon père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! ”*

O mon Dieu ! comment vous remercier d'avoir été jusque-là notre frère ? Pauvres âmes affligées, quel abri pour votre faiblesse quelle liberté, laissée à vos gémissements, quelle consécration à vos pleurs ! Et quand Dieu demande grâce, qui vous reprochera d'implorer merci ? Mais quoiqu'il fasse, ce maître adorable, résignez-vous, trouvez-le bon. C'est toute croix qu'il faut accepter ; croix du corps, croix du coeur, croix de l'esprit, croix de l'âme, croix temporelles, croix spirituelles ; croix venant de Dieu par les créatures. Comme il n'y a rien en nous que Dieu n'aime et ne veuille béatifier, il n'y a rien non plus qu'il ne veuille d'abord crucifier, car, je vous l'ai dit, l'un suppose l'autre : la croix est le germe, la béatitude est le fruit. Sans doute l'homme est un, et quand il souffre en quelque endroit, c'est lui tout entier qui souffre : c'est ce qui explique comment une seule espèce de croix peut purifier toute l'âme. Mais d'ordinaire, Dieu emploie pour cette oeuvre des croix diverses et d'autant plus nombreuses qu'il

a sur l'âme en qui il aspire des vues plus étendues et des volontés plus aimantes.

Dieu promène partout sur ses chères créatures cette sublime caresse de la croix qu'on ne reçoit jamais d'un coeur soumis sans devenir meilleur. Où que Dieu vous touche ainsi, et toutes les fois qu'il daigne le faire, soyez donc au moins résignés, disant comme Job : " C'est ma consolation qu'il ne m'épargne pas ; et je ne contredirai jamais les volontés d'un Dieu si saint. " (1 gal. VI. 10.) Dites comme Jésus naissant : " Me voici ! Je viens, ô Père, pour accomplir en tout vos volontés. " Dites enfin, dites surtout comme Jésus souffrant : " Non pas ma volonté, mon père, mais la vôtre ". " C'est le refrain du cantique de l'agneau, disait saint François de Sales : quelques-uns peuvent le trouver un peu triste ; mais il est harmonieux et doux au coeur ! Pour moi, je n'en veux pas savoir d'autre. "

Dominus est !...
C'est le Seigneur !...

La seconde condition pour sanctifier sa souffrance et la faire fructifier, c'est de se surmonter soi-même. Assurément se résigner, c'est déjà se surmonter ; c'est nager contre le courant ; c'est souvent gagner une bataille et conquérir la paix par la force. Mais cette sainte paix de la résignation, qui est le fruit d'actions courageuses, peut devenir elle-même courageuses et active.

Comme le premier besoin d'un malade est de se mettre au lit, la tendance naturelle de l'âme qui souffre est de se reposer durant sa souffrance. Outre que cela accommode notre faiblesse, nous n'avons pas grand-peine à obtenir de notre conscience qu'elle ne nous reproche point ce repos. Acquiescer sincèrement à la souffrance est déjà pour nous le fruit d'une vertu très haute. Quand la grâce nous a fait monter jusque-là, une halte semble permise, et l'on ne saurait nier qu'elle le soit. Mais heureux celui qui dit

comme St-Paul : " Je ne me crois pas encore au bout et je ne m'estime pas parfait ; mais oubliant ce que j'ai déjà parcouru de la route, j'entends m'avancer vers de plus hautes régions ; j'ambitionne les dons les meilleurs." (1 Cor. XII, 31.)

Essayez donc, âmes qui souffrez, de ne pas demeurer entièrement inactives. Nous vous disions que la croix est un lit : souvenez-vous que quand Jésus s'y est couché, ce n'a pas été pour dormir. Il y a adoré, il y a prié, il y a parlé, enseigné, pardonné. Il s'y est lui-même donné, donné à Dieu, donné aux hommes ; enfin il n'a pas cessé d'y opérer jusqu'à ce qu'il ait rendu l'esprit. Imittez-le.

La douleur sanctifie à un point qu'il n'est pas donné à celui qui souffre de le savoir.

Voyez lorsqu'une âme vient d'être travaillée par l'affliction, avec quelle aisance elle respire, et comme son coeur s'ouvrirait volontiers alors à tous les délices de la vie immortelle. Ne redoutons pas les ravages de la douleur. Quelquefois elle vide entière-

ment l'âme, mais lorsqu'elle a passé, Dieu s'y précipite pour la remplir.

La prière n'a un si grand empire sur Dieu que parcequ'elle est faite dans la douleur de cette vie. L'âme heureuse n'offrirait que ses louanges ; mais offrir son être, offrir, lorsque le malheur semble tout nous ravir, c'est ce qu'il y a de plus divin.

Chère âme, vous croyez travailler la terre, et vous cultivez le ciel ! Le temps est établi de manière à assurer tous les pas de notre liberté. La vie est graduée pour le mérite, comme le Purgatoire pour la purification, et les cieux pour la gloire.

Comptez vos instants ici-bas : un jour vous en verrez le prix. Vos souffrances sont les degrés que vous franchissez sur l'échelle invisible, mais les séraphins seuls pourraient dire à quel point vos peines sont précieuses. Nous ne restons chaque jour sur la terre que pour faire un pas de plus dans la douleur.

Comme Dieu nous a faits pour lui, notre âme toujours inquiète s'agitiera dans la

souffrance tant qu'elle ne viendra pas se reposer en lui !

On entend souvent dire : Il ne m'arrive que des malheurs ; ma vie s'est passée à souffrir ! — Qu'y a-t-il là de surprenant ? cette vie n'est pas une vie, mais une opération rapide où l'âme est pressée d'arriver, par la perfection, dans le lieu du bonheur. Celui qui vit dans la jouissance n'est-il pas comme un tronc d'arbre vermoulu dont Dieu n'a su que faire ?

Ce temps de vos crucifiements est un temps d'un prix rare. Le moindre effort y compte beaucoup, une seule victoire en vaut alors plusieurs, et chaque perle devient une couronne. — Quand la saison est venue et que que le jour est favorable, vous savez l'empressement des gens de campagne à lever la récolte. Tous les bras sont requis, toutes les heures employées ; on devance l'aurore, et les ombres en s'abaissant, ne mettent pas fin aux travaux. On est vif, ardent, énergique ; chacun semble plusieurs.

Vos jours d'épreuves sont la saison propi-

ce aux récoltes divines : chaque minute saintement employée est grosse d'inappréciables biens. Hâtez-vous, travaillez, multipliez plus que jamais les actes de vertu.

FAITES D'ABORD DES ACTES DE FOI.

Dominus est !...
C'est le Seigneur !...

Mon Dieu ! je crois très fermement que cette souffrance me vient de vous. Je crois que, me venant de vous, elle m'est souverainement bonne. Votre miséricorde est dans cette justice, votre sagesse dans ce contre-temps, votre gloire dans cette objection, votre doux amour dans cette correction si sévère. Je nommerai donc ce mal une grâce : je dirai que vous me bénissez, que vous m'honorez, que vous me visitez ; et puisque vous déclarez bienheureux ceux qui pleurent, j'affirmerai mon bonheur et répandrai mon âme en louanges et en bénédiction.

FAITES DES ACTES D'ESPÉRANCE.

Dominus est !...
C'est le Seigneur !...

Seigneur mon Dieu ! vous êtes immuablement fidèle : vous ne permettrez donc jamais que la tentation dépasse mes forces. Il vous plaît de m'abreuver de mes larmes ; mais vous m'avez d'avance mesuré ce breuvage : il m'éprouvera pour me guérir, il ne me troublera pas jusqu'à me tuer. Vous êtes partout, et partout le même : où que je sois, j'habite dans votre secours ; cependant, parce que je suis dans la tribulation, vous vous êtes rapproché de moi. (Psalm. XXXIII, 19.) Si vous êtes près de moi, avec moi et pour moi, ô Dieu ! qui sera contre moi ? (Rom. VIII, 31.) Qui peut me nuire, et qu'ai-je à craindre ? Ah ! je sais en quelles mains je suis ; Maître, je n'ai pas peur. J'attends la grâce pour aujourd'hui, le progrès pour demain, la paix pour un jour ou pour l'autre, la récompense enfin pour l'heure mar-

quée par votre bon plaisir. J'espère donc, ô mon Dieu, j'espère en vous seul; éternellement; je ne serai pas déçu dans mon attente; (Psalm. XXX, 2.) j'espère en vous, et quand bien même vous me tueriez de votre propre main, j'espèrerais encore. (Job. XIII, 15.)

FAITES DES ACTES D'HUMILITÉ.

**Dominus est !...
C'est le Seigneur !...**

Dites : " Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont l'équité même." (Psalm. CXVIII, 72, 137.) " Je porterai le fardeau de votre colère parceque j'ai péché contre vous." (Mich. VII, 9.) " Je confesserai mes iniquités et je m'accuserai devant votre face." (4 Psalm. XXXI, 5.) Les psaumes, et spécialement ceux de la pénitence sont remplis de paroles dont vous pouvez user.

Dites encore comme le bon larron : " Je suis traité suivant mes mérites, mais lui, Jésus, quel mal a-t-il fait ? " (Luc. XXIII, 41.)

FAITES DES ACTES DE FORCE ET DE CONFIANCE.

**Dominus est !
C'est le Seigneur !**

Comme Jésus, dont il est écrit : " Qu'il affermissait son visage pour aller à Jérusalem ", (Ibed. IX, 51.) c'est-à-dire au supplice et à la mort. Dites : " Allons, levons-nous, marchons, et, s'il le faut, mourons avec lui." (Joan. XI, 16.) Posez-vous pour souffrir, comme dit l'*Imitation* : que votre âme soit comme une enclume. C'est une règle excellente donnée par la bienheureuse Angèle de Forligno, " de ne chercher d'adoucissement à nos souffrances que lorsqu'elles ont un degré qui peut empêcher le bien de l'âme."

FAITES DES ACTES D'AMOUR PUR.

Dominus est !...
C'est le Seigneur !...

Je veux vous parler maintenant de l'acte d'amour pur. Que cela ne vous effraie pas. Laissez toutes vos craintes du passé dans le coeur de Jésus, avec une sainte confiance, car il est aussi bon et miséricordieux que nous sommes faibles et imparfaits. St. François de Sales dit que le trône de la miséricorde de Dieu, c'est notre misère : il faut donc d'autant que notre misère sera plus grande, avoir aussi une plus grande confiance en *Lui*. Vous pouvez faire cet acte d'amour dans une grande sécheresse, il n'est nullement besoin de rien ressentir dans son coeur, cela ne dépend pas de nous, surtout lorsque la souffrance paralyse tout notre être ; il est même bien plus méritoire, lorsqu'il est fait sans aucun goût. Dites donc :

Mon Dieu, je vous aime, parce que vous

êtes bon, et infini dans toutes vos perfectiones, je vous aime parce que vous êtes aimable, je vous aime parce que vous êtes l'amour incréé. Moi, qui suis-je ? — misère, infirmité, néant ! O médecin charitable, faites que je vous aime de plus en plus. Ainsi soit-il.

Je vous assure, chère âme, que si vous faites cet acte d'amour pur avec foi et de toute la force de votre volonté, seulement une fois le jour, vous purifiez votre âme, vous vous ouvrez le ciel, vous glorifiez Dieu, et votre couronne sera belle.

Dominus est !...
C'est le Seigneur !...

Entrez dans les sentiments d'une religion très profonde. Adorez la justice de Dieu, sa sainteté, sa souveraineté, vous souvenant de l'honneur singulier que vos souffrances leur peuvent rendre. Anéantissez-vous devant lui, et livrez-vous comme une victime au glaive qui vous immole. C'est

Jésus, je vous l'ai dit, qui est le prêtre de votre sacrifice.

Priez aussi dans vos souffrances. Il n'y a rien contre quoi l'on soit ordinairement plus tenté : c'est le signe que rien n'est plus utile. Mais priez avec plus d'ardeur, d'insistance et de confiance que jamais, comme Jésus dont l'Evangile dit "qu'étant tombé en agonie, il prolongeait sa prière." (Luc. XXII, 43.)

Aimez dans la souffrance. Vous pouvez bien comprendre que l'amour, si précieux partout, est ici hors de prix. Quel triomphe ! Aimer qui vous châtie ! bénir qui vous afflige ! rendre grâces à qui vous fait pleurer ! car vous pouvez et devez aller jusque-là. "C'est le propre des chrétiens, dit St-Jérôme, de remercier Dieu dans le malheur." Faites-le. Dites à Dieu qu'il est bon, et que vos lèvres ne s'emploieront jamais qu'à le louer. (Psalm. XXXIII, 2.) Dites-lui, répétez-lui sans cesse que votre cœur est tout à lui. Oubliez-vous vous-même et pensez à sa joie : cela vous consolera sin-

gulièrement dans vos peines. Il y a un admirable mot du Père de Ravignan, dans les derniers jours qu'il passa sur la terre, jours de très vives souffrances d'abord et bientôt d'agonie. On lui demandait ce qu'il faisait la nuit : " Je prie, répondit-il, je pense que Notre-Seigneur est bon et qu'il est bien dans le ciel ; cela me console d'être mauvais et d'être mal sur la terre." C'est une parole de saint, usez-en : votre vocation à tous est d'être saint.

Dominus est !...
O'est le Seigneur !...

Que vous dirai-je encore ? Taisez-vous. C'est un grand acte. Regardez la place que le silence tient dans la vie de Jésus, dans sa passion surtout : Méditez ces mots adorables : " Quant à Jésus, il se taisait " (Matth. XXVI, 63.)

Se taire, ne pas se plaindre lâchement ; se taire, ne pas raconter sa peine à tout le monde, ni vouloir qu'on s'y intéresse à tout prix ; savourer seul et au dedans ce grand

don de Dieu qui est la souffrance. Vous vous tairiez si vous portiez entre vos mains le Saint-Sacrement. Vous y portez la croix quand vous souffrez : en un sens, l'un vaut l'autre.

La patience dépend beaucoup du silence. Les forces s'échappent avec les paroles. C'est seulement à l'aide de la grâce du silence que les saints portent de si lourdes croix... Le silence est l'atmosphère propre de la croix... Les meilleures croix sont secrètes.

“Je suis resté muet, disait le saint Roi David ; je n'ai pas ouvert la bouche, ô Dieu, parceque c'est vous qui faisiez tout.”
(Psalm. XXXVIII, 10.)

Edifiez le prochain par votre patience, souriez-lui, remerciez-le de ses moindres soins.

Il y a plus : faites-lui l'aumône. Vous êtes si riche quand vous souffrez ! Vos richesses sont vos souffrances mêmes. Soyez-en prodigues.

Je vous l'ai dit, le chrétien qui souffre n'est autre que Jésus continuant de souffrir pour le rachat du monde. A l'heure où vous portez la croix, voyez Jésus en vous ; considérez qu'il est votre chef et que vous êtes ses membres : livrez-vous à lui et demeurez à ses usages. Le plus émouvant et de plus vrai ? Avez besoin des douleurs de Jésus : voici qu'il daigne avoir besoin des vôtres ! Les lui refuserez-vous jamais, songeant surtout qu'il a encore tant de pécheurs à convertir, tant d'infidèles à conquérir, tant d'âmes à délivrer du Purgatoire, tant d'élus à faire entrer en paradis ? Vous êtes miséricordieusement appelés à l'aider dans cette oeuvre par vos souffrances offertes. Donnez les-lui, mais largement, mais sans réserve. Quelque chose de vos douleurs demeure votre bien ; c'est ce qui constitue votre mérite personnel par leur union à celles du Sauveur ; mais ce que ces douleurs peuvent réparer de péchés, les dettes qu'elles peuvent solder, et tant de grâces qu'elles peuvent obtenir ; c'est ce

que vous pouvez à votre gré ou retenir pour vous, ou abandonner à autrui.

**Dominus est !...
C'est le Seigneur !...**

Enfin le dernier degré du bien en ceci, c'est d'aimer la souffrance, et, comme dit saint Bernard, "de l'embrasser avec ardeur." C'est le suprême triomphe de l'esprit sur la chair ; c'est la parfaite imitation de Jésus ; car ici, comme partout, c'est Jésus qui est le modèle. Par une tendresse infinie, il a daigné se réduire quelques heures à l'état d'un homme accablé. Sachant que nous aurions tant de maux à souffrir et si peu de courage à les supporter, il a tenu à nous faire voir comment, même en ces durs excès qui font crier miséricorde, le chrétien doit se résigner. "Je dois être baptisé, disait-il, d'un baptême de sang, et combien je me sens pressé et dans l'angoisse jusqu'à ce qu'il s'accomplisse!" Ces paroles révèlent tout son coeur. Il avait faim et soif de noyer

dans son sang les incroyables offenses faites à Dieu son Père par le genre humain.

Mais vous l'entendez bien, c'est la charité qui explique tout. Non seulement c'est elle qui justifie cet étrange amour des souffrances et le consacre en vous, mais elle seule le rend possible. Beaucoup d'âmes buttent là parcequ'elles s'imaginent que la perfection consiste à aimer directement la douleur, c'est-à-dire ce qui, par son essence même, est le contraire d'une chose aimable. Ces pauvres âmes déclarent alors que l'amour des croix est hors de leur portée, et qu'elles ne l'atteindront jamais. Si la croix n'est que la croix, ces âmes ont raison ; l'insuccès est certain ; la Vierge Marie elle-même n'y aurait pas réussi. Mais si la croix s'anime, qu'elle devienne le crucifié, tout aussitôt l'âme émue comprend que le péché une fois entré dans le monde, la paix, la vie, ici-bas, c'est la douleur. Quand l'âme a pris son essor vers Dieu, dit Saint Augustin, merveilleusement libre, elle étend pour voler, des ailes pleines

et magnifiques, et, forte de son chaste amour, elle s'élance vers Dieu qui l'appelle pour l'embrasser.

Ah ! n'ayez pas peur des voies parfaites. Si la foi peut déjà toutes choses, de quoi l'amour n'est-il pas capable ? Demandez donc cette grâce insigne d'aimer la croix ; eussiez-vous travaillé toute votre vie pour l'avoir, et ne vint-elle féconder que votre dernier quart d'heure, vous seriez plus que payés de vos peines. La croix ici, la joie là-haut, l'amour partout. Amen

Le saint abandon dans la souffrance.

**Dominus est !...
C'est le Seigneur !...**

DEVENIR UN SAINT !...

Mais oui, et il n'y a rien de plus facile.
Ne me demandez pas quel est le secret pour trouver ce trésor. De secret, il n'y en

a point. Ce trésor est partout ; les créatures nous le versent à pleines mains à chaque heure du jour. O chère âme qui lisez ceci, il ne vous en coûtera pas davantage, faites ce que vous faites, souffrez ce que vous souffrez : il n'y a que votre coeur à changer. Ce qu'on entend par le coeur, c'est la volonté. Ce changement consiste donc à vouloir tout ce qui nous arrive par l'ordre de Dieu.

L'âme qui voit la volonté de Dieu dans les plus petites choses, dans les plus désolantes et les plus mortelles, reçoit tout avec joie, un respect égal ; ce que les autres craignent et fuient avec horreur, elle ouvre son âme pour le recevoir avec amour. L'équipage est petit, les sens le méprisent ; mais le coeur, sous cette apparence vile, respecte également la volonté de Dieu ; et plus elle s'abaisse pour venir en ce petit train et en secret, plus le coeur est pénétré d'amour.

Comment rendre ce que l'âme ressent quand elle reçoit la divine volonté, si rapetissée, si pauvre, si anéantie ! ah ! quelle

délicieuse paix on goûte quand on peut voir ainsi Dieu à travers toutes les créatures, comme à travers un voile transparent ! Courage, âme fidèle, suivez ce cher Epoux qui marche à pas de géant, rien ne peut se dérober à ses yeux. Il marche au-dessus des plus petits brins d'herbe, comme au-dessus des cèdres. Les grains de sable se trouvent sous ses pas comme les montagnes. Partout où vous pouvez mettre le pied, il a passé, vous n'avez qu'à le suivre : allez à tous les vents, par toutes les routes et de toutes les manières, pour avancer vers le large et l'infini... Action de chaque minute, vous êtes mon livre ouvert, ma doctrine, ma science. Le moment présent n'est-il pas toujours comme votre ambassadeur qui m'apporte vos ordres, ô mon Dieu !

O vous qui avez soif, venez à la source des eaux vives, elle jaillit tout près de vous dans le *moment présent* ; hâtez-vous d'y courir et de vous y désaltérer. Précieux moment ! que tu es petit aux yeux du vul-

gaire ! que tu es grand aux yeux que la foi illumine !

Quand Dieu voit qu'il peut compter sur une âme, après qu'il l'a visitée par des grâces avant-coureurs des plus rudes épreuves, il se cache et l'abandonne à sa misère, aux désolations, aux mépris, aux calomnies... Mais que cette âme sache se taire, car Dieu est là... C'est en vain, néanmoins qu'elle l'appelle : Dieu paraît sourd, et même il fuit. Mais un jour, comme l'enfant qui se cache pour se faire chercher, il lui ouvrira le ciel en souriant, tout heureux de l'avoir contrainte à obtenir des mérites qu'elle aurait laissé perdre si on l'avait écoutée. Quand Dieu trouve une âme généreuse, il ne la perd plus de vue : il compte bien en faire une pierre choisie de son éternelle cité. Aussi malgré ses cris sera-t-elle soumise à toutes les opérations du ciseau.

Dans l'abandon l'unique règle est le moment présent. L'âme y est légère comme une plume, simple comme l'enfant ; elle y est mobile comme une boule, pour y recevoir

toutes les inspirations de la grâce. Elle se présente à Dieu comme une simple toile, sans penser ni rechercher ce qu'il plaira à Dieu d'y peindre.

Plus de telles âmes s'appliquent à leur petit ouvrage, tout simple, tout caché, tout secret et tout méprisable qu'il soit à l'extérieur, plus Dieu l'embellit par la broderie et par les couleurs qu'il y mêle. Sur le fond de cette simple toile d'amour et d'obéissance, ses divines mains se plaisent à tracer les traits les plus beaux, les dessins les plus délicats et les plus achevés, les figures les plus divines. *Mirificavit Dominus Santum suum.*

Il est vrai qu'une toile simplement abandonnée au pinceau, ne sent à chaque instant que l'application du pinceau. Chaque coup de ciseau ne peut faire sentir à une pierre aveugle qu'une pointe cruelle qui la détruit. Elle ne sent qu'un ciseau qui la diminue, qui la râcle, qui la coupe, qui la défigure. Et une pauvre pierre par exemple, que l'on veut faire devenir un crucifix, et

qui ne le sait pas, si on lui demandait :
“ Qu'est-ce donc qui se passe en toi ? ” elle
pourrait répondre : “ Ne me le demandez
pas ; car, quant à moi, je n'ai autre chose à
savoir et à faire que de me tenir ferme sous
la main de mon maître, et à souffrir son ac-
tion. Pour l'ouvrage auquel je suis destiné,
c'est à lui à connaître le moyen de l'exécu-
ter. J'ignore ce qu'il fait et ce que je de-
viens par son opération ; je sais seulement
que ce qu'il fait est parfait, et je reçois cha-
que coup de ciseau comme ce qu'il y a de
plus excellent pour moi ; quoique à dire le
vrai, chaque coup ne porte dans mon senti-
ment que l'idée d'une ruine, d'une destruc-
tion. Oui, chères âmes, âmes simples, lais-
sez faire Dieu et soyez-lui abandonnées.
Laissez la pointe du ciseau vous tailler en
tous sens. Laissez le pinceau du maître
vous couvrir d'une variété de couleurs qui
ne paraît propre qu'à brouiller votre toile.

On voit un grand nombre d'âmes qui s'in-
quiètent et qui demandent : Qui nous don-
nera la sainteté, la perfection, la direction ?

Laissez-les chercher, et quant à vous, demeurez en paix, et marchez à l'aveugle. Les anges sont à côté de cette nuit, et leurs mains servent de barrières.

Que je désirerais, ô mon Dieu, être le missionnaire de cette sainte volonté, et apprendre à tout le monde qu'il n'y a rien de si aisé, ni de si présent dans les mains de tout le monde que la sainteté ! — Les âmes qui marchent dans la lumière chantent des cantiques de lumières; celles qui marchent dans les ténèbres chantent le cantique des ténèbres. Il faut laisser chanter aux unes et aux autres, jusqu'au bout, la partie et le motet que Dieu leur donne. Il ne faut rien mettre dans ce qu'il remplit ; il faut laisser couler toutes les gouttes de ce fiel des divines amertumes. Mais attendez, âmes simples et abandonnées, au jour du grand réveil, vous verrez alors, vous admirerez les adresses, les inventions, les finesses et les tromperies amoureuses de votre divin Epoux.

Dominus est!...
C'est le Seigneur!...

Je ne vois plus qu'une seule chose digne de mes soins : C'est de faire la volonté de Dieu. Je me jette entre ses bras. Qu'il fasse ou qu'il défasse, qu'il prenne ou qu'il laisse, qu'il pūnisse ou qu'il console, pourvu qu'il me sauve, il est le Maître, cela suffit. Il me semble que je n'ai plus rien à faire en ce monde que son bon plaisir, et que je ne serai jamais plus heureux que lorsque je serai plus inconnu et considéré comme étant inutile. On ne goûte le vrai repos qui est en Dieu seul que lorsque la confiance en lui est entière et sans borne. Rien ne gagne tant son coeur qu'une grande et parfaite confiance en lui. On ne commence à faire quelque chose qui soit digne de Dieu que lorsqu'on a le courage de lui laisser absolument tout faire en nous, et de nous, à son gré.

Notre fortune est faite dès que nous sommes bien abandonnés à Dieu ; alors, tout

ce qui nous arrive est toujours un gain pour nous, il n'y a que cela d'important. Quiconque s'arrête trop à craindre n'est pas encore perdu en Dieu, et son abandon n'est qu'une idée.

Il est certain qu'il n'y a rien de bon en moi. Mais qu'importe ? Ne vaut-il pas beaucoup mieux que le bien soit dans sa source que dans un mauvais canal ou dans une citerne vide qui ne peut rien retenir. Je ne sais trop ce que je fais ni ce que je dis, tout va à la dérive. Je m'en humilie ; mais que tout aille comme il pourra, je prie Dieu d'y mettre ordre ; il n'y a rien de tel que de lui tout abandonner dans la douleur comme dans la joie.

Je ne veux rien, je ne refuse rien, je ne demande rien, ou plutôt je désire et je demande le bienheureux *rien* ; oui je le désire de tout mon coeur.

Mon Dieu, qu'il fait bon dans la souffrance surtout, s'abandonner entre vos mains, se dégager de tout ! puis se jeter dans cet abîme sans fond de la Divinité.

Déflons-nous de notre état si nous comptons encore sur quelque créature. Il ne faut faire fonds que sur Dieu seul, et user de tout le reste comme n'en usant pas.

Je vois tous les jours que moins nous comptons sur nos misérables efforts, plus Dieu agit lui-même en nous et hors de nous par sa vertu toute puissante. Tout consiste à être un instrument docile et comme mort entre ses divines mains.

Dieu n'est jamais plus près de nous que lorsque nous souffrons, lorsque nous sommes dans l'obscurité et les ténèbres, quoiqu'il nous semble alors que tout est perdu. Il est vrai que ce qui n'est pas Dieu est alors perdu ; mais tant mieux ! une telle perte est le plus grand gain de la vie. Je ne serai content que lorsque je vous verrai sans appui, sans consolation, sans secours humain, sans goût sensible, mais uniquement attaché à Dieu par une foi pure et simple, et par une constante félicité.

Faisons-nous une solitude intérieure que nous puissions porter partout ; quelque part

que nous soyons, ne sommes-nous pas toujours vivants au milieu de l'immensité divine ?

Dieu nous crée à chaque instant, nous sommes dans sa main, et que peut-il nous manquer dans un tel trésor ? Que coûte-t-il tant d'être persuadé de son néant et de se jeter à chaque instant, aveuglément, entre les bras de Dieu ? laissons-lui le soin de notre perfection et de tout ce qui nous touche, et ne prenons sur nous que la soumission à son adorable vouloir sur nous.

Dominus est !...

C'est le Seigneur !...

Mon coeur est plein, rassasié, assouvi de cet Etre immense, mais je suis hors d'état d'en dire un mot. Quand j'ai pensé un océan, un abîme, un fonds inépuisable de perfections, mon coeur sent que c'est encore tout autre chose, sans pouvoir dire ce que c'est. Jetons-nous dans ses bras et dans son coeur, comme St-Pierre s'est jeté à la mer pour aller à lui. Là tout était abîme et

profondeur ; mais il n'y eut pas de danger pour lui jusqu'à ce qu'il manquât de confiance.

Nous croyons avoir horreur de nous-mêmes, nous disons cent fois que nous ne sommes rien ; cependant ce vil et misérable objet nous est si cher, que nous quittons sans cesse la présence de Dieu pour le considérer, pour l'écouter, pour le plaindre, pour nous en occuper et nous y arrêter. Que cette conduite est insensée !

Cependant, dès que Dieu cesse un peu de nous consoler, on dirait que tout est perdu, tant nous nous lamentons, comme si nous voulions obliger ce Dieu de grandeur à flatter ce misérable moi qui est son ennemi et le nôtre. Il faut le laisser se glorifier en nous. Si c'est par les consolations qu'il veut être glorifié, ou par une privation entière de tout le sensible, laissons-le faire. Quoi qu'il nous ôte, il ne s'ôtera pas lui-même. Il sera toujours en nous, et nous en lui. Si notre volonté est conforme à la sienne, quel mal nous peut-il arriver ? Que si nous ne cher-

chons que lui, en le possédant nous serons satisfaits. Que si l'on n'est pas content, c'est qu'on cherche quelque autre chose.

Non, il n'y a de vertus solides que dans le parfait abandon, de voie sûre que celle-là. Oh ! quelle douceur de pouvoir dire à Dieu : "Seigneur vous êtes le maître. Vous seul aurez tous mes soins et mon amour." C'est alors qu'il rentre dans ses droits sur sa créature, et qu'elle le laisse tout faire en elle à son gré, ne prenant le soin que de lui obéir. Tout le reste n'est qu'amusement et propre recherche. La seule pensée qu'on n'est qu'un petit atôme qui, uni à Jésus-Christ, se perd dans cette immensité, une goutte d'eau dans cet océan, un petit rien, uni à ce grand et unique tout, cette seule pensée opère plus dans une âme que tous les moyens ordinaires si multipliés.

Comment se fait-il qu'il y ait tant d'âmes vertueuses qui n'en ont pas même l'idée ?

Il faut que vous sentiez bien à quel point vous êtes faible, pauvre et misérable. Mais que la connaissance que vous avez de votre

néant ne vous décourage pas : se décourager serait une misère plus grande que toutes les autres misères. Rien ne convient mieux à notre pauvre nature que de se tenir dans un silence humble, suppliant et respectueux devant le Seigneur. L'âme qui se tient ainsi devant Dieu avoue par son silence qu'elle est au-dessus de tout, et elle rend hommage de tout ce qu'elle est à son être infini.

Nous disons souvent que nous voudrions bien aimer Dieu. Mais après tout qu'est-ce qui nous empêche de l'aimer ? Sont-ce les affaires, les embarras de la vie ? Souffrons-les parceque c'est le bon plaisir de Dieu, et disons-lui : Seigneur, c'est votre affaire bien plus que la mienne ; je ne puis rien sans vous.

St-Bernard dit que la manière d'aimer est d'aimer sans manière, et que la mesure de l'aimer est de l'aimer sans mesure. Il n'est donc pas besoin de raisonnement, d'étude, de retour, de réflexion, ni de mais, ni de pourquoi, ni comment ; mais il faut aimer pour aimer ; se livrer à sa merci et à sa

direction en aveugle et sans réserve. Qu'il frappe, qu'il caresse, qu'il se cache, qu'il abaisse ou qu'il élève ; tout est égal à qui aime Dieu sans mesure et sans manière, j'ajoute encore sans goût et dans la pure foi. On aime et puis c'est tout ; encore souvent ne sait-on pas qu'on aime, mais qu'importe, on se jette dans cet océan de bonté et de miséricorde. Cela s'appelle chercher Dieu à sa manière et non pas à la nôtre ; tout cela se fait simplement au fond de l'âme abandonnée au bon plaisir de Dieu.

.....
° ° ° ° ° Dominus est !...

° ° ° ° ° C'est le Seigneur !...

Prier, c'est désirer Dieu, son amour, son royaume, sa justice, ce désir doit être sans interruption dans notre âme. Soyons pénétrés et frappés de ces paroles de l'apôtre : "Le juste vit de la foi." Oh ! que de choses sont renfermées dans cette vie de foi ! La légèreté, l'inconstance, le dégoût, l'insensibilité font notre partage ; mais pour remède, un seul regard, qui semble dire à

Dieu tout notre regret. Oui, chère âme, un seul regard jeté sur lui, quelque faibles et misérables que nous soyons, lui dit plus et lui fait plus, le satisfait plus et lui donne plus de contentement que toute occupation de nous-mêmes, sans nécessité. Plus nous sommes pauvres, infirmes, misérables, plus nous devons l'aimer tendrement : c'est le grand secret pour faire cesser nos misères. Nos plaintes et nos lamentations ne remédient à rien. Jetons-nous, cachons-nous avec toutes nos misères dans le coeur de ce tendre Père. Est-ce donc parceque je suis misérable qu'il ne me sera pas permis d'aimer mon Dieu ? Il me le commande, cela me suffit.

Je l'aimerai tel que je suis, avec toutes mes misères, c'est le meilleur moyen de les faire disparaître. Qu'importe que nous sentions ou que nous ne sentions pas ? Que nous soyons dans les ténèbres ou dans la lumière, cela ne fait rien à l'amour, si ce n'est que dans les ténèbres il est plus pur et plus désintéressé.

Hélas ! que nos vues sont courtes et bornées ! laissons-le donc, ce divin Maître, tailler en plein drap dans nos âmes, si l'on ose ainsi parler, et il ne s'arrêtera que quand nous commencerons à remuer ! Dieu est d'une jalousie infinie pour les âmes qu'il attire à lui par la voie d'abandon. Il veut être lui seul leur appui, et l'objet de leur occupation. Il veut tout gouverner et tout conduire. Oh ! qu'il est juste de le laisser faire. Souvenons-nous toutefois que le premier pas pour entrer dans cette voie d'abandon, c'est de s'efforcer de mourir à la nature et aux sens. Mais que l'on est bien dédommagé des coups de mort qu'il faut se donner !

J'ai une longue expérience de la conduite de Dieu sur les âmes, disait le Père Millet ; mais je n'en ai jamais vu avancer par la crainte outrée et par la défiance inquiète : ce sentiment est le poison de la vertu. Plus on est misérable et faible, plus il faut avoir de confiance en Dieu. C'est lui faire honneur : sa bonté se manifeste avec éclat sur

les plus mauvais ; c'est alors que l'on ne compte que sur lui, parce qu'on se sent plus misérable.

Tout ce qui nous jette dans le découragement ne vient jamais de Dieu, mais du démon et de notre amour-propre qui souffre de nous voir si imparfaits et si faibles. Quand Dieu nous fait sentir nos fautes, c'est avec une douceur et une bonté qui, en remplissant l'âme de regret augmente la confiance en lui.

C'est une grande erreur de croire que pour être dans le saint abandon, il faut demeurer dans l'inaction. S'il plaît à Dieu de former dans notre coeur les sentiments d'adoration, de pénitence et autres semblables ne les rejetons jamais ; ce serait agir contre sa volonté. Prenons comme les pauvres tout ce qu'on nous donne. Voilà ce qu'on peut appeler suivre l'Esprit-Saint.

J'ai souvent fait réflexion sur la conduite incompréhensible de Dieu, qui appelle quantité d'âmes à ce parfait abandon de soi-même et qui les laisse comme languir à la

porte jusqu'à ce qu'une main charitable les pousse dans cet heureux abîme. Mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'aussitôt qu'on leur a ouvert la porte, elles marchent toutes de la même manière. Elles sont mortes à leurs propres opérations, se sentent comme saisies de la présence de Dieu, et n'ont d'autres attraites qu'à la prière et au recueillement. Elles ne font plus que prêcher, pour ainsi dire, leurs langues et leurs mains à Dieu qui parle et agit pour elles.

Quel remède pouvons-nous trouver hors de vous, ô mon Dieu ! Tout bien est en vous seul, et vous êtes seul tout bien. Faites-nous *saints*, ô Seigneur ! mais faites que nous vous laissions faire, et en vous laissant faire docilement, nous serons saints à coup sûr.

Faisons en sorte qu'en quelque état où nous puissions nous trouver, si on nous demandait : Que faites-vous ? que voulez-vous ? nous puissions répondre avec sincérité : Je suis où Dieu me veut, je veux tout ce qu'il veut ; je ne désire que lui ; je souf-

fre de bon coeur pour l'amour de lui tout ce qu'il m'envoie. Où irai-je, si ce n'est vers ce Dieu de bonté qui m'environne de toutes parts ? Plus je me sens rempli de misère, plus j'aime sa miséricorde ! *Fiat voluntas tua !* Voilà le seul règne de Dieu dans les âmes.

Quittons la terre ! ...

**Dominus est !
O'est le Seigneur !**

Sursùm corda ! Quittons la terre... En s'élevant on respire l'air natal... Qu'il faut bon passer dans la région de l'oubli et de la paix !... Vraiment on ne comprend pas la plupart des hommes... Ils ne vivent pas pour Dieu, ils ne cherchent pas son saint amour... La terre, ses brimborions, sa boue, ses affections naturelles et sensibles, ses préoccupations remplissent leurs âmes. Quelle folie et quel malheur !...

Sursùm corda ! Avec l'esprit de la résurrection, tâchons d'habiter en haut et de lais-

ser en bas, au-dessous de nous, les choses de la terre... L'amour du monde, les habitudes nonchalantes, empêchent de goûter et de connaître le bon Dieu... Quoi ! nous resterions embarrassés dans les choses extérieures, variables, et nous n'aurions pas cette sainte folie qui brise, qui arrache les entraves de l'âme ! ... Pas de monde, pas de terre ! Mon Sauveur, voilà tout ! Je le sais, il y a toujours en nous quelque chose qui veut ramper ; montons dans ces étages supérieurs où l'on arrive, où l'on se soutient par la prière... Un quart d'heure de prière recueillie éclaire, apaise et fortifie... Dès le premier instant de raison, au réveil, débarrassons-nous du triste bagage de la terre ; jetons en haut avec foi et courage notre esprit et notre coeur...

Sursùm corda !... L'oeil fixé avec foi sur ce qui demeure et ne passe pas, élevons-nous au-dessus des choses qui passent... Dieu nous demande cette élévation d'esprit qui est certainement notre meilleur courage et notre plus grande dignité... Nous som-

mes fait pour Dieu... Notre vie doit être une course dirigée vers le Ciel, et ce qui occupe ou trouble la terre n'est qu'un accessoire dont l'intérêt n'a de mesure et de prix que selon les conseils de la Providence... Elle destine les événements, les joies, les souffrances ; abandonnons-nous donc totalement dans les souffrances, dans la force, partout et en tout, à Dieu et en Dieu... Mesurons toutes choses selon leur valeur pour l'éternité...

Sursùm corda ! Nous devons plus que jamais nous devouer à l'oeuvre de notre perfection... Les temps sont tristes, mais le Seigneur est bon !... O mon âme, entre généreusement dans la lice, ne crains pas, ne refuse pas le combat... Sors de ton repos... exerce-toi... Peut-être tu souffriras, mais tu vaincras... Tiens, relève un peu la tête pour fixer tes regards au Ciel et pour prier... La vie n'est rien... Nous allons ailleurs... Il n'y a que Dieu qui existe, et Marie, pour aller à Dieu, doit être notre appui... Luttons contre la nature... Oh !

courage !... Marchons avec confiance et joie... Hélas ! l'âme s'abaissera, la terre la réclamera, elle ira par une pente naturelle aux choses inférieures, humaines, sensibles... L'imagination se promènera dans les chimères : mais une énergie tranquille nous reportera en haut pour nous soutenir en Dieu, près de Dieu, nous réjouir de lui...

Sursùm corda !... Si les épreuves nous sont réservées, — et quelle âme en est exempte ?... détachons-nous des dons de Dieu pour nous attacher à Dieu seul... Que Dieu nous donne la joie de l'immolation... Elle conduit seule aux plus héroïques vertus... Souffrir, prier et travailler est la destination de nos âmes... On s'étonne, quand la grâce éclaire, qu'on puisse tenir à quelque chose qui ne soit pas Dieu ou sa volonté connue... Souffrir, guérir, se reposer, travailler, vivre de consolations ou d'épreuves, qu'importe quand Dieu dirige et nous applique toutes ces choses lui-même ? Que tout nous soit indifférent, hormis Dieu seul et l'amour du cœur de Jésus... O mon

Dieu ! prenez, disposez, conservez, pourvu que je vous aime et vous fasse aimer. O trop bon Sauveur ! donnez-moi, conservez-moi toujours ce contentement, cet abandon satisfait, afin que je demeure en vous... En vous, en tout lieu, en tout temps, Seigneur, et sous toutes les impressions, je me reposerai et j'attendrai.

Sursùm corda !... Oh ! remontons vers Dieu par la prière, par l'aspiration de l'âme, par les efforts de notre volonté ! Débarrassons-nous des entraves qui retiennent notre âme captive... Cherchons Dieu ou tendons vers lui... aspirons sa vie... sa lumière incréée... reposons-nous en Dieu... Forts de la force divine, dans les ennuis même de l'exil, nous jouirons de Dieu...

Sursùm corda et Deo gratias ! Dans une sainte union, demandons à Dieu, pour nous et pour tous, cette élévation de l'âme, ce saint détachement, cette douce joie de l'esprit... *Sursum corda !*

2011

La sainte messe spirituellement entendue,

(POUR LES MALADES ET LES INFIRMES.)

**Dominus est !
C'est le Seigneur !**

Oui, chère âme, de votre lit de douleur, vous pouvez entendre spirituellement la sainte messe en vous unissant chaque matin aux messes qui se disent.

Pourquoi perdre tant de grâces, la vie est si peu longue ! Il faut, au contraire, les ramasser à pleines mains, et nous faire une valise toute remplie de bonnes oeuvres pour notre Eternité ! O mon Dieu ! que nous sommes insensés, terre-à-terre, et surtout ignorants !

Que faut-il donc que je fasse pour m'unir de mon lit de souffrance au prêtre qui dit la Messe ? Chère âme, écoutez bien : rien qu'un acte de votre volonté, vous transportant par la pensée vers l'église la plus voi-

sine de votre demeure, et vous unissant à l'immolation de l'adorable victime, en adorant, remerciant, réparant et lui demandant de vous bénir. Tout cela, dans l'espace de quelques minutes, pour ne pas vous fatiguer. Vous pourriez réciter à cette fin quelques *gloria patri*, certainement vous auriez entendu la sainte messe spirituellement et en échange, le bon Dieu vous comblera de ses plus douces bénédictions. Entendez-la surtout pour réparer sa gloire accidentelle, pour toutes les âmes qui manquent la sainte messe volontairement.

Dominus est!...

C'est le Seigneur!...

Un mot seulement sur la communion spirituelle : vous venez de vous unir à la sainte messe ; maintenant, par un acte de votre volonté, attirez Jésus dans votre âme, par un simple regard, un seul mot : "Seigneur, si vous voulez vous pouvez me guérir ! oh ! venez, je vous désire avec ardeur ;" et vous avez communiqué spirituellement.

L'ange gardien de chaque ame.

Dominus est !...

C'est le Seigneur !...

Ayez une grande dévotion à votre ange gardien. St-Brunon enseigne que c'est à St-Michel qu'incombe le devoir de choisir l'ange gardien de chaque âme, et qu'ils sont tous différents.

“Leurs anges, a dit Notre Seigneur, voient sans cesse la face de mon Père qui est dans le ciel.—Dieu a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous et de vous garder dans toutes vos voies... de peur que votre pied ne heurte contre la pierre.”

Notre ange gardien est toujours avec nous ; il est toujours auprès de nous, et la nuit et jour. St-Augustin dit que ses yeux sont sans cesse fixés sur nous et sur toutes nos oeuvres !

“Voici, dit le Seigneur, que j'envoie mon ange, il marchera devant vous, il vous protégera, il vous introduira dans le lieu que je vous ai préparé.”

Qu'il est difficile et dangereux le chemin qui conduit au ciel !... Que d'écueils sur cette mer du monde ! comme il est puissant le monstre caché qui menace de submerger notre barque !

Le nombre des démons qui infestent l'air est considérable, mais ne craignons rien, car il y a aussi des mille milliers d'anges sur la terre qui exécutent les ordres de Dieu. Notre ange gardien marche devant nous pour nous défendre de nos adversaires spirituels, c'est lui qui nous inspire de faire souvent le signe de la croix avec de l'eau bénite, ce qui épouvante l'enfer et met les démons en fuite.

Dieu n'a pas permis à notre ange gardien de pénétrer jusqu'au sanctuaire intime de notre âme, mais il permet à l'âme d'y introduire notre bon ange, et pour cela, il suffit simplement d'un seul acte de la volonté. Dès que nous désirons le regard de l'ange, l'oeil angélique est illuminé sur tout ce que nous voulons qu'il voie. Quelle dignité possède donc l'âme humaine, puisque Dieu la

traite avec une si grande réserve : elle vaut le sang de Jésus-Christ.

O mon bon ange, je ne vous connaissais pas bien ; je veux désormais redoubler de confiance en vous, je vous invoquerai chaque jour, pour que vous m'aidiez à mieux souffrir. Je vous ouvrirai mon âme afin que vous y voyiez tout ce qui déplaît à Dieu, et que vous me le fassiez sentir intérieurement, ô mon charitable ami !

**Dominus est !...
C'est le Seigneur !...**

En la fête de la B. V. Marie 15 août 1899.

Le signe de la croix, 50 jours d'Ind., le signe de la croix avec de l'eau bénite, 100 jours.

Imprimatur : † PAUL Arch. de Montréal.